

Claudia Andujar, « il faut aider les Yanomami »

Une exposition comme un appel à l'aide, et une offensive artistique contre les exactions pratiquées par l'actuel gouvernement brésilien contre les Yanomami, l'un des derniers grands peuples de la forêt amazonienne. Dessins de leurs artistes, documents historiques et quelque 300 photographies prises depuis 1971 par Claudia Andujar, tous témoignent de l'émouvante beauté de ces Indiens qui ont vécu pendant cinq siècles dans leur « terre-forêt » et de leur lutte face aux invasions prédatrices du « peuple de la marchandise ». Première étape ici d'une exposition-manifeste prévue ensuite à Winterthur, Milan, puis Barcelone. **PAR PASCALE LISMONDE**

Claudia Andujar. La Lutte Yanomami

Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
Du 30 janvier au 10 mai 2020
Commissaire : Thyago Nogueira



Genocídio do Yanomami: Morte do Brasil, 1989-2018.
Diapositive issue de la projection audiovisuelle.

En 2003, la Fondation Cartier avait consacré une première exposition aux Yanomami, *L'Esprit de la forêt*, avec des photos de Claudia Andujar. Mais cette fois, le commissaire Thyago Nogueira, directeur de la photographie à l'institut Moreira Salles – où il a présenté en 2018 cette même exposition –, souhaite mieux faire connaître en Europe l'œuvre de cette grande photographe ainsi que son engagement pour défendre les Yanomami. Les années 1977-78 scellent une étape plus offensive, marquée par

la fondation de la Commission pour la création du Parc Yanomami (CCPY) fédérant l'action de Claudia Andujar et de ses nouveaux amis, le chaman Davi Kopenawa, allié vite indispensable et porte-parole réputé capable d'affronter la tribune de l'ONU, et Bruce Albert, anthropologue français et commissaire de l'exposition de 2003.



La colère des Indiens Yanomami

Tous trois étaient présents à la Fondation Cartier pour la présentation à la presse de l'exposition et leur colère a frappé les esprits : « Peu d'entre vous connaissent les Yanomami, a dit Davi Kopenawa, et le gouvernement brésilien ne nous consulte jamais pour décider du sort de nos terres. Claudia Andujar au contraire a tout partagé avec nous et ses photos témoignent de son amour pour notre peuple. Aujourd'hui, je

vous demande votre soutien pour faire expulser les nouveaux orpailleurs clandestins, plus de 22 000 en un an, depuis l'élection du président Jair Bolsonaro, qui est sur le point de légaliser leur occupation. » ... « Ce comportement est absolument inédit, s'exaspère Bruce Albert. Certes, sous la dictature militaire au Brésil (1964-85), on pouvait déjà déplorer des invasions similaires, mais les gouvernants d'alors



hésitaient à enfreindre la législation internationale. Or l'histoire se répète en farces de plus en plus tragiques. Désormais, plus d'inhibition ! Et l'existence des Yanomami semble juste indexée sur le cours de l'or. » De fait, pour le pouvoir en place, « il y a trop de terre pour trop peu d'Indiens » : mieux vaut satisfaire la cupidité immédiate que respecter les droits des populations autochtones, même scellés devant des organisations politiques internationales.

En effet, lors de la conférence des Nations unies sur l'environnement et le développement de 1992, le fameux « Sommet de Rio », le président de la République brésilienne d'alors avait enfin homologué le territoire Yanomami en un seul espace vaste et continu (sans découpage en districts) et son occupation amérindienne permanente. Ce que Claudia Andujar avait alors salué comme

« un acte de courage » couronnant les treize ans de lutte de la CCPY. Sauf que dès 1993, un certain Jair Bolsonaro, alors simple député, avait déjà déposé un projet pour la suspension de cette homologation. Funeste présage ! Pour ces Blancs qui s'autoproclament « race supérieure », il faut procéder à l'acculturation d'« indigènes sous-développés », réduire ces cueilleurs-chasseurs à la condition de fermiers serviles, leur imposer religion, vêtements et mode de vie à l'occidentale pour qu'ils ne freinent pas la marche du « progrès », les déposséder de leur patrimoine naturel, et à la fin, piller leurs ressources en toute quiétude. Le scénario mille fois réitéré des formes multiples de colonisation !

« Guerrière intrépide et visionnaire hors du commun »

Comment Claudia Andujar, 89 ans en juin 2020, en est-elle venue à défendre les Yanomami ?

Née Claudine Haas en Suisse d'une mère protestante et d'un père juif hongrois, son enfance la voit passer de la Transylvanie à la Suisse, où elle repart avec sa mère séparée dès 1940, tandis que son père et sa famille paternelle sont déportés et exterminés à Auschwitz. À 15 ans, un oncle l'invite à New York puis à 19 ans, elle épouse un ami réfugié espagnol et prend le nom de Claudia Andujar – qu'elle gardera malgré leur séparation au retour de la guerre de Corée dans laquelle celui-ci s'était engagé. Un temps guide aux Nations unies, elle s'essaie à la peinture expressionniste abstraite, mais c'est à 24 ans qu'elle découvre la photographie, au Brésil où elle rejoint sa mère à São Paulo. Munie de son appareil photo (bientôt un 35 mm), Claudia Andujar commence alors à explorer les régions du Brésil, leur diversité géographique et culturelle, véhicule d'un choc puissant pour les natifs d'Europe. « Un autre monde s'ouvre, écrit au même moment Lévi-Strauss dans ses *Tristes Tropiques*, toujours dominé par une impression d'immensité... L'Europe offre des formes précises sous une lumière diffuse, ici le rôle du ciel et de la terre s'inverse... le ciel aux nuages extravagants est la région des formes et des volumes, la terre garde la noblesse des premiers âges. » Claudia Andujar montre ses

clichés à des journaux, au Brésil ou à New York. Un portfolio laissé au MoMA en 1959 lui vaut un mot du photographe et conservateur sans œillères Edward Steichen : « Vous avez un œil très perspicace. » Est-ce le goût de ces « premiers âges » ? Claudia Andujar penche bientôt pour les populations indigènes, séjournant chez les Xikrin dans le sud du Pará ou chez les femmes Bororo du Mato Grosso, dont elle tire une série sur les familles brésioliennes. Alors que des bourses de la Fondation Guggenheim financent ses recherches, l'une de ces images des Xikrin fait la une du *New York Times*.

En 1965, sa rencontre avec le très prolifique photographe George Leary Love, bientôt son nouvel époux, la pousse à expérimenter des interventions sur ses images. Au Musée d'art de São Paulo, ses photographies des Xikrin sont projetées avec des images abstraites, accompagnées de sons amérindiens mêlés aux accords de Jimi Hendrix ou John McLaughlin. Préfigurant son *Genocídio do Yanomami – Morte do Brasil* (1989), elle en reprendra souvent l'association pour ses montages audiovisuels.

Avec son époux, Claudia Andujar produit des films sur l'Amérique latine et poursuit son travail de photojournaliste, collaborant à partir de 1966 avec le magazine *Realidade*, désireux de renouveler le genre, alors que la République du Brésil s'est mue en une dictature militaire depuis 1964. Sur le conseil d'un ami, le couple opte pour aller voir du côté des Yanomami, peuple de chasseurs, cueilleurs et agriculteurs vivant au nord-ouest du Brésil et au Venezuela sur un territoire d'environ 180 000 km² qui comptent quelque 36 000 individus répartis en 200 communautés, toutes connectées entre

Susi Korihana théri au bain, Catrimani, Roraima.
1972-74, pellicule infrarouge.

Catrimani, Roraima.
1972-76.

elles par leurs traditions festives – et que les divisions administratives artificielles tendent à scinder. En décembre 1971, Claudia Andujar et son mari entrent en relation avec les Yanomami via la mission catholique du Rio Catrimani, du nom d'un affluent du Rio Negro, dont l'un des membres, Carlo Zacchini, deviendra un compagnon de lutte et d'exploration.

« Je suis reliée à l'Indien, à la terre, à la lutte première »

Claudia Andujar va séjourner plusieurs fois auprès d'eux, en immersion complète, partageant nourriture et vie quotidienne, au point de se sentir « parfaitement à l'aise dans ce monde yanomami. Ce monde m'aide à me comprendre et à accepter l'autre monde dans lequel j'ai été créée. Les deux mondes se rassemblent dans une grande embrassade, ils ne forment plus qu'un seul monde. Ce petit monde au milieu de l'immensité de la jungle amazonienne était mon lieu à moi et le sera toujours. » De fait, ses por-

traits noir et blanc d'hommes, de femmes, d'enfants, seuls ou en groupes, leurs expressions multiples, leurs attitudes, leurs jeux, captés dans leur vie quotidienne ou parés pour les fêtes et les danses disent ce regard « d'humain à humain ». Un enfant se baignant dont seule apparaît la tête réjouie ou une femme enceinte au ventre bien arrondi : ses images dégagent la vision édénique d'un peuple pacifique. Mais en ces temps de photo argentique, Claudia Andujar a dû braver bien des difficultés liées à l'humidité ou aux faibles luminosités – à l'intérieur des habitations ou sous l'épaisse canopée de la forêt. Pellicules à haute sensibilité, grande ouverture de diaphragme, long temps de pose lui sont un remède dont elle va user pour créer des effets filés. De même, elle introduit de la vaseline sur le bord de son objectif laissant un flou radial sur ses clichés, poétisant un peu plus la beauté de ces corps d'hommes ou de femmes en leur nudité originelle – et rappelant qu'eux ne se pensent pas nus.

« Napêyoma », photographe activiste

Conquise par ce peuple, Claudia Andujar vit de plus en plus mal les exactions dont ils sont victimes. Ainsi, le programme d'intégration nationale lancé par la dictature militaire se traduit par la construction de la route Perimetral Norte qui borde la frontière nord de l'Amazonie, longe le rio Ajarari et pénètre dans le territoire Yanomami, alors sans protection légale. Le chantier débute en 1973, là où travaille justement la photographe. Trois ans plus tard, après 225 km de tracé et des millions de dollars d'asphalte, tout est abandonné ! Mais les explosions



Aracá, Amazonas/Surucucus, Roraima.
1983.



Candinha et Mariazinha Korihana thêri lavent un hocco dont les plumes seront utilisées pour empenner des flèches, Catrimani, Roraima. 1974.

de violences et les épidémies de grippe, rougeole ou tuberculose se révèlent meurtrières pour les Indiens, tandis que les ouvriers qui construisent la route vivent dans l'insalubrité et ne sont pas épargnés. À ces maux s'ajoutent l'invasion des orpailleurs violemment pris à partie par les Indiens, l'exploitation du minerai d'étain par 300 ouvriers sans que l'on vaccine les milliers d'autochtones directement en contact avec eux et toutes les tentatives de la FUNAI (Fonds national de l'Indien) pour pacifier les communautés amérindiennes. Car en les intégrant dans des plans de développement nationaux, l'organisation provoque des bouleversements sociaux incontrôlables. Outre la Commission pour la création du Parc Yanomami qui se met en place dès 1977, la contestation de cette politique de caractère génocidaire prend la forme en 1978 d'une grande manifestation au théâtre de l'uni-

versité catholique de São Paulo – réunissant anthropologues, missionnaires, intellectuels en vue, avocats et juristes de renom, et dont la presse se fait largement l'écho. Le projet dit « d'émancipation des Indiens » sera suspendu le mois suivant.

À partir de cette manifestation, Claudia Andujar est entrée définitivement dans l'activisme en faveur des Yanomami. Attaquée comme « étrangère » par les autorités brésiliennes, elle a pris la nationalité brésilienne pour ne plus être interdite de séjour en territoire Yanomami par la FUNAI. « Parce qu'un jour, écrit-elle, marchant dans la forêt amazonienne avec les Yanomami, je me suis sentie en harmonie avec moi-même. Je savais que je m'étais trouvée, que j'avais trouvé l'essentiel. C'était l'un de ces moments rares, qui résument tout, où l'on éprouve une sorte de plénitude. » ■